



“ Ils l'ont tué... ”

Il y a quelques mois, l'été dernier, j'ai voulu assister à une veillée de chants bibliques, un "gospel night" comme on dit.

Elle se déroulait dans l'église du Conquet. Les chœurs étaient rythmés ou dansés par une équipe de jeunes. Le chanteur-compositeur était un prêtre, Noël COLOMBIER.

Ce fut pour moi une découverte.

Ainsi donc, en s'inspirant des textes bibliques et en les transposant dans notre monde moderne, avec de la musique et des rythmes de toujours, on pouvait, - d'une façon autre qu'à la messe, - chanter sa foi et son espérance, dire son amour et prier. J'ai senti que l'auditoire *communiait* vraiment aux sentiments exprimés par le chant - joie, enthousiasme, admiration ou tristesse - et que son silence était prière.

L'un des chants m'a particulièrement bouleversé.

Un air irlandais que je connaissais, car nous avons, sur cette musique, un très beau cantique breton *Mont davedoh* que nous chantons pour la fête des Morts.

C'était une complainte sur la mort du Christ. Elle commençait sourdement comme une mélopée, puis s'animait lentement en évoquant les différentes scènes de la Passion, entrecoupée de cris de détresse, de sanglots indignés, pour finir en une émouvante compassion.

- Oh ! Oh ! Ils l'ont tué ! Ils ont tué le Seigneur !
- Oh ! Oh ! Ils l'ont cloué entre deux voleurs !
- Il est mort ! Il est mort ! Il était trois heures !

Et voici qu'en écoutant à nouveau ce chant, j'ai pensé :

- Oui, c'est vrai, ils l'ont tué ! Ils le tuent encore !
- Le sang du Christ continue de couler !
- Aujourd'hui encore Jésus meurt !

Participer au CONGRES EUCHARISTIQUE de Lourdes sera réservé aux délégations diocésaines officielles. Mais nous pouvons participer comme d'habitude au Pèlerinage diocésain qui a été devancé de 15 jours, du dimanche 28 juin au samedi 4 juillet. Les chambres d'hôtel nous sont mesurées en nombre, vu les demandes, mais augmentées en prix. Les inscriptions sont à faire sans tarder.

LA FAIM DANS LE MONDE

Si vous avez lu la deuxième page du Kannadig, vous n'oublierez pas que le dimanche 12 avril nous invite à passer aux actes. C'est-à-dire à faire un geste de partage pour ceux qui meurent de faim ou de mal-nutrition. Une journée nationale a déjà eu lieu voici un mois à cette intention. Aujourd'hui, c'est l'Eglise qui nous rappelle la grande obligation du chrétien : se sentir solidaire de ses frères les plus pauvres.

Notre monde actuel n'a jamais tant fait pour le superflu, le loisir, l'amusement. Nous risquons d'y perdre le sens de l'économie, qui nous permet de ne pas gaspiller si d'autres ont faim, et celui du superflu qui facilite le partage. Si nous donnions à cette collecte CONTRE LA FAIM tout ce que nous décidons de ne pas gaspiller, et tout ce dont nous voulons nous priver en esprit de sacrifice, nos corbeilles ne suffiraient pas. Tâchons du moins de ne pas nous contenter d'une offrande symbolique qui ne nous prive guère.

Nos voisins du Conquet, en faisant un soir l'expérience d'un bol de riz pour toute nourriture et en offrant en retour le prix d'un repas normal au restaurant, nous ont donné l'exemple d'un geste symbolique accompagné d'une offrande généreuse...

ELECTIONS

C'est un devoir de voter aux élections, et de voter selon sa conscience.

C'est une chose bien plus sérieuse que de choisir une marque de lessive, que de choisir un éducateur ou un médecin. C'est une chose bien plus sérieuse que les discours pleins d'artifices ou de fausses promesses de beaucoup de candidats, dont aucun n'est parfait. Ma conscience de chrétien m'aide à faire mon choix.

Une Vente publique

Avez-vous jamais assisté à une vente aux enchères ? C'est un spectacle pittoresque qui vaut la peine d'être connu.

Il m'est arrivé plus d'une fois, il y a vingt-cinq ans, d'y venir comme acheteur éventuel. J'étais alors nouveau recteur, en quête de bonnes occasions pour meubler les pièces vides du presbytère, - un presbytère où j'arrivais sans autre bagage que mon bureau et mes livres, ayant passé mes années précédentes dans l'enseignement.

Ça se passait à Brest, chaque jeudi si j'ai bonne mémoire, dans une espèce de grand hangar au fond d'une cour de la rue Emile Zola.

Il y avait là un bric-à-brac extraordinaire, une espèce de réserve de marché aux puces, où les beaux meubles de style empire voisinaient avec de vieux poêles à charbon, des machines à écrire en triste état, des fauteuils Voltaire, de la vaisselle disparate, et des harmoniums poussifs. Bref, un peu de tout, comme dans la caverne d'Ali Baba.

Il était bon de venir jeter un coup d'oeil sur les lots mis en vente, quelques jours avant l'opération, et de se renseigner discrètement sur l'état des marchandises et la mise à prix.

Le jour de la vente, le commissaire-priseur, Maître L... était là, trônant sur son bureau élevé. A portée de sa main, d'un côté, un maillet avec lequel il "tapait" les trois coups qui annonçaient l'heureuse conclusion du marché ; de l'autre, une clochette pour rappeler à l'ordre et obtenir le silence pendant que les enchères battaient leur plein.

Sur un bureau plus humble, un greffier tenait les registres sur lesquels étaient consignés les objets en vente, et où il notait pour chaque article les enchères successives avec le nom et adresse de l'acquéreur.

Des employés apportaient au pied de l'estrade les marchandises, qu'un crieur présentait l'une après l'autre, les décrivant, en expliquant au besoin le fonctionnement.

Et, dans un silence religieux, le commissaire annonçait la mise à prix et sollicitait les enchères :

- "Cent cinquante francs, la vieille pendule à colonnes torsées et globe !"

- Cent soixante !
- Cent soixante-quinze, à droite !
- Deux cents, là-bas, au fond."

C'était parti.

- "Deux cents francs ! Qui dit mieux ?
 - Deux cents francs, une fois (coup de marteau), deux cents francs deux fois (deuxième coup de marteau) !
 - Deux cent-dix francs"!...
- Et ça repartait.

Quelquefois il n'y avait pas d'acquéreur, et l'objet retournait dans un coin obscur du hangar.

Quelquefois, par contre, de nombreux candidats convoitaient l'objet original, la pièce de collection qui émergeait, perle rare, dans le fatras hétéroclite des trésors d'Ali Baba. Alors les enchères fusaient de partout, claquant sans interruption, se poursuivant au galop, jusqu'au moment où, les chiffres prenant de l'importance, un certain essoufflement se faisait sentir. On hésitait... On ne montait plus qu'imperceptiblement... On attendait...

Puis, un "défonceur" relançait, avec une grosse montée. Quelques rares combattants répliquaient... Mais le jeu s'arrêtait vite. Et le commissaire, jugeant l'intérêt en fuite, en profitait pour hâter le dénouement de trois coups saccadés :

- " Une fois, deux fois, trois fois, Adjugé !"

Et le dernier "metteur" était invité à venir décliner ses nom, prénom et adresse, et à régler avant de pouvoir emporter son butin.

Car il fallait emporter son bien : la maison n'en assurant pas la garde. D'ailleurs on comprend qu'on dût libérer de l'espace pour entasser les nouveaux trésors qui, d'une vente à l'autre, attendaient leur tour.

Il m'est arrivé d'acquérir - ou de faire acquérir en mon nom par un ami - tant d'objets le même jour, qu'il me fallait, par téléphone, fréter le camion d'un minotier (ils étaient heureusement nombreux dans cette paroisse !) pour venir le soir même prendre possession de mon lot : deux ou trois lits avec sommier et matelas, des armoires, un buffet, des tables, des chaises, des canapés et fauteuils de salon, que sais-je ?.. et, bien sûr, un vieil harmonium pour les répétitions de la future chorale.

On y faisait de bonnes affaires, et de moins bonnes

aussi... En tout cas, on pouvait se meubler convenablement sans trop de frais, la salle des ventes étant alors le *ENCLEER* des acheteurs à la bourse plate...

Vous vous demandez peut-être pourquoi je vous raconte ces vieux souvenirs. C'est vrai ! j'aurais dû vous le dire plus tôt.

C'est parce que, l'autre jour, en compulsant les rares archives de Plougonvelin, - de la paroisse s'entend, - je suis tombé en arrêt devant un vieux grimoire à l'encre toute jaunie.

Un papier au timbre des rois de France, avec une fleur de lys et deux banderolles : sur celle d'en haut le mot BRETAGNE, sur celle d'en bas le prix de la taxe : deux sols quatre deniers. Au coin gauche de l'en-tête, la date : 22 janvier 1789. Oui j'avais bien lu, l'année de la grande révolution.

Et le grès titre (que je transcris en respectant son orthographe) : VENTE PUBLIQUE ET A LANQUANT...

Et cette vente se passait à Saint-Aouen.

Vous pensez bien qu'il n'en fallait pas tant pour piquer ma curiosité. J'entrepris aussitôt de lire, plus exactement de déchiffrer les quatre pages de velin écrites d'une fine écriture, et relatant par le détail les circonstances de cette vente... Tout y était : le pourquoi de la vente, la liste des biens, les enchères, le nom des acheteurs (la plupart de Plougonvelin), celui des commissaire, expert, crieur et requérant... etc. Même les ratures, dûment signalées et approuvées...

C'était tellement précis que la lecture me passionna, et me voilà du coup transporté deux siècles en arrière, comme si j'y étais. J'ai cru vivre la scène, comme elle s'est certainement déroulée. En questionnant quelques vieilles personnes autour de moi, j'ai pu déchiffrer même les vieux mots, les vieilles expressions du pays qui me restaient mystérieuses...

Mais alors pourquoi ne pas vous en faire profiter ?

Entendu ! La prochaine fois, je vous promets un récit "historique" : Une vente à l'encan à Saint-Aouen à la veille de la révolution.

Frère Gwenaél

LA SAISON 33-34

Cette saison, deuxième année de la formation de l'ÉTOILE St-GUENAL, commençait sous de meilleurs auspices.

Nous étions pris en considération par la direction à Quimper pour participer au Championnat des Patros. Je réussis en outre à recruter quelques éléments pour mieux initier nos jeunes : ce furent les FRONTEAU, BOIVIN, GUILLOU, etc.. de Toulbroch.

Mais des difficultés de terrain surgissaient. Ce ne fut que grâce à la générosité d'Auguste CARADEC, et à l'intervention de M^e LE GOASGUEN appuyée de celle de son frère le chanoine que le terrain de Gorrequear fut accepté par la Ligue des Patros. Ah ! Quel contraste, en ces temps héroïques avec les beaux stades d'aujourd'hui et les équipements sportifs ! Mais cela ne nous empêchait pas d'avoir de nombreux spectateurs. Il n'y avait pas de buvette non plus, ce qui vint par la suite, comme on le pratiquait près des chapelles les jours de pardon.

Cette saison 33-34 nous donna les moyens d'acheter du matériel usagé, et de terminer à la place de 6ème sur 14.

LA SAISON 34-35

L'équipe était déjà plus expérimentée, soutenue par un plus nombreux public qui nous encourageait bien souvent en breton : "*Dalch-mad'tao, patred Sant Guenal.*".

Mais il fallait penser aussi aux déplacements. Nous les faisons souvent en vélo. C'est pourquoi nous eûmes l'idée d'organiser un match de propagande pour nous permettre de fréter un car. Inutile de préciser que ce car fut toujours bondé, d'autant que dès cette saison existait déjà une équipe B qui accompagnait la première dans ses déplacements.

Nous reproduisons ci-contre la photo d'une équipe A renforcée de BIDEAU sélectionné de la Marine, et de deux autres joueurs, l'un du C.O. Billancourt, l'autre, accroupi, du C.A. Montreuil. Ce jour-là l'Etoile St-Guénal affrontait une sélection régionale composée de joueurs de MILIZAC, de St-RENAN, BOHARS et la CELTIQUE de Brest, qui nous battit par 3 à 1. Nous gardons la suite pour le N° de mai.

L'ÉQUIPE A DE L'ÉTOILE SAINT-GUÉNAL

SAISON 1934 - 35 Photo N° 9



PHOTO PRISE LORS DU MATCH PLOUGONVELIN CONTRE UNE SÉLECTION RÉGIONALE

L'ascension de l'USP.

Noblesse oblige ! L'U.S.P. reprenant, après plus de dix ans, le flambeau olympique allumé par l'ÉTOILE ST-GUINAL, se devait de surpasser les exploits des anciens. C'est ce qu'elle fit, mais pas du premier coup. Il lui faudra un bon lustre pour gravir les échelons de la célébrité. C'est cette période que nous rappelons aujourd'hui, pour l'édification des jeunes, ceux qui n'avaient que cinq à la naissance de L'USP et qui en ont maintenant vingt-et-un.

SAISON 1965-66

L'USP débute en deuxième division, et finit honorablement à la deuxième place, à 2 points derrière PLOUVIEN.

SAISON 1966-67

En deuxième division encore l'USP finit troisième derrière St-Pierre et l'ASPTT, qui tous deux montent d'un échelon.

SAISON 1967-68

Cette fois l'USP finit à la première place, avec 8 points d'avance sur MILIZAC, et monte en première division. Mais en Coupe de l'Ouest est battue de justesse par LESNEVEN.

SAISON 68-69

Cette année-là sera l'année des prouesses, jugez-en. L'USP, qui a mis deux ans pour s'imposer en deuxième division, joue en première et termine en tête, l'emportant sur l'AVENIR de PLOUVIEN grâce à un goal-avérage particulier. Du coup, c'est la désignation pour la Promotion. Qui dit mieux ? De la deuxième division à la promotion en l'espace d'un an. Les journaux titraient : "L'U.S.PLOUGONVELIN insatiable : montée en première division, elle gagne ses galons de "promotionnaire" Une année qu'il ne faut pas oublier."

SAISON 69-70

Jouant pour la première fois en promotion, l'USP faillit ajouter à son palmarès un nouvel et incroyable exploit : celui de terminer la saison en tête de promotion. Il s'en fallut de peu : elle se contenta de la deuxième place...

Devant un tel passé de gloire, tout plougovelinois, sportif ou non, ne peut que ressentir de la fierté : que de localités importantes et même des villes enviaient le dynamisme de nos jeunes. Ils doivent beaucoup à celui qui fut l'artisan de cette renaissance, Jean-Pierre BLEUNVEN, et aux dévoués dirigeants de l'époque, le président Etienne GILLIER et ses adjoints, Francis BLEUNVEN et Joseph LANNUZEL.

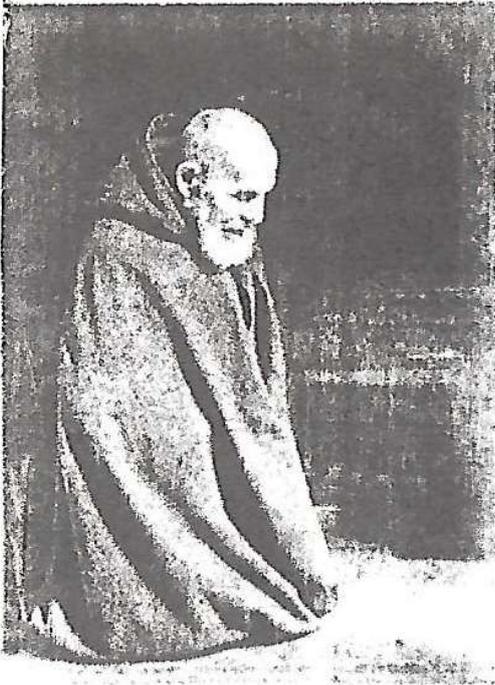
L'ÉQUIPE FANION DE L'UNION SPORTIVE PLOUGONVELINOISE

SAISON 1968-69 PHOTO N° 10



PHOTO PRISE LORS DE LA FINALE DU CHAMPIONNAT DU FINISTÈRE-NORD

Prelière Division



Sais-tu prier ?

-"Si tu veux savoir le goût de la pomme, mords-la."

Pour avoir des idées justes sur la prière, il faut prier.

Avoir envie de prier, même très fugitivement, c'est une grande grâce, il faut se jeter dessus. *"Dieu fait le don de la prière à celui qui prie."*

La seule chose à savoir et à se redire constamment, c'est que la prière est un rendez-vous d'amour avec Dieu. Prier, c'est ne plus jamais être seul, c'est rester proche de Dieu en sachant que le rendez-vous est toujours possible.

Parler d'un rendez-vous avec Dieu nous plonge dans l'insolite : je vais chercher une voix et rester dans le silence, je vais chercher un visage et rester sans image...

C'est simple, ce qui ne veut pas dire facile : pour entrer en relation avec Dieu, nous avons la foi et l'attention.. Croire que Dieu est là, qu'il nous regarde avec amour, et être là, nous aussi, totalement là. Toute la masse de choses écrites sur la prière se ramène à ces deux présences : je crois que Dieu est là et je veux être là.

Pas de foi, pas de prière.

Pas d'attention, pas de prière.

Apprendre à être là, pour rejoindre la Présence de Dieu au plus profond, au plus fort de notre présence. Cette attention est parfois donnée par le Seigneur lui-même, mais c'est toujours malhonnête de prendre rendez-vous avec lui et de ne pas tout faire pour mobiliser nos possibilités d'être là. Dans un rendez-vous d'amour l'inattention est la plus grande offense. Nos prières sont souvent une offense.

Prier, c'est croire que je suis aimé par Dieu. Par le Père, par Jésus et par l'Esprit.

Prier, c'est croire que Dieu m'attend.